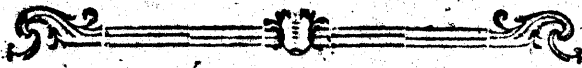


8660.



D É T A I L



CON ST AN C I É
D E L A
G R A N D E
B A T A I L L E
D E J É M A P P E
E T D E L A
P R I S E D E M O N S ,

*Par R O N S I N , Commissaire du
Pouvoir Exécutif, et témoin oculaire
de cette célèbre Journée.*

N. B. Chargé par le Conseil Exécutif de la République Française d'assurer le maintien de la discipline dans les Bataillons des Volontaires nationaux et Compagnies Franches, j'ai parcouru, depuis le 26 Septembre dernier, les Cantonemens, Garnisons et Camps des Départemens de l'Oise, de l'Aisne, de la Somme, du Pas-de-Calais et du Nord, et bien convaincu que l'amour seul de la Patrie suffirait pour détruire l'esprit d'insubordination qui régnaît dans quelques-uns de ces Corps, dès qu'ils seraient en face de l'ennemi, je n'ai pu résister au désir d'être le témoin de leurs succès.

LE brave Dumouriez a tracé, avec autant d'énergie que de sensibilité, le tableau imposant de la Bataille de Jémappe, de cette Journée

(2)

dont le nom seul est pour la Belgique entière un signal d'insurrection, et, pour tous les brigands de l'Autriche, un arrêt de mort. Si j'en parle après lui, ce n'est que pour consacrer, dans la mémoire des hommes, une foule de traits qui caractérisent, et l'activité de son génie et l'intrepidité des Soldats de la République.

Quatre jours d'une marche pénible, à travers des chemins que l'ennemi avait rendus impénétrables, et que des batteries défendaient de toutes parts, n'avaient servi qu'à ranimer l'ardeur des Français, et c'est, sur-tout, à Jémappe que devait éclater, dans tout son jour, la supériorité qu'un Peuple libre a sur des esclaves qui combattent pour leurs tyrans. Qu'on se représente un village défendu par des redoutes hérissées de canons, et qui toutes dominaient sur le grand chemin de Valenciennes à Mons, et on croira d'abord que, pour les forcer, il a fallu leur opposer toutes les ressources de l'ancienne tactique militaire. Mais il n'entre pas dans le courage des hommes libres de caculer lentement, et ce courage leur a suffi pour renverser, en un moment, tous ces ouvrages élevés avec tant d'efforts, et combinés avec tant d'art, par des Chefs qui sentaient bien que, n'ayant que des esclaves, ou

(3.)

plutôt des automates à conduire , ils devaient les enchaîner dans ces forteresses , pour les forcer à se défendre. C'est-là , sur-tout , que l'Artillerie française a déployé toute la force et toute l'adresse qui l'ont toujours distinguée. Les boulets lancés par les Autrichiens , se dans l'air , et les nôtres portaient la mort dans leurs retranchemens , où nous avons trouvé des cadavres de grenadiers Hongrois , qui tous avaient été frappés à la poitrine ou à la tête. Aussi , la résistance des ennemis ne fut pas de longue durée ; saisis d'une terreur panique , ils fuyaient devant nous , en poussant des hurlemens affreux ; les uns levaient les mains au ciel , les autres jetaient leurs armes dans la rivière qui borde ce village , tandis que nos Bataillons entraient à Jémappe , en chantant : *Allons , Enfans de la Patrie* , etc.

Cependant , le gros de l'Armée autrichienne s'était retranchée sur des hauteurs , et , pour l'en chasser , il fallait forcer un bois et vingt redoutes dont l'approche ne pouvait paraître accessible qu'à des Soldats de la Liberté , et dans lesquelles vingt mille Français auraient bravé soixante mille esclaves. L'attaque devient générale : Bataillons de Volontaires , Régimens de ligne , Chasseurs , Dragons , Hussards , tous fondent à-la-fois sur l'ennemi ; rien ne les arrête ,

ni l'avantage des postes occupés par les autrichiens, ni les traits de la mort lancés de toutes parts, dans nos rangs, par les canons et la mousqueterie. Trois fois notre Infanterie avait été repoussée ; la Cavalerie elle-même commençait à plier, et le succès de nos armes devenait incertain, lorsque le Citoyen Baptiste, dont vous avez récompensé si dignement la valeur, court à Dumouriez et lui crie : « Général, mettez le sabre à la main : chargez et la victoire est à nous ! » Ce sont ses propres mots, et à peine les a-t-il prononcés qu'il s'élança à la tête du Général, rallia cinq escadrons, quatre bataillons d'Infanterie et les conduisit à la victoire ; tandis que Dumouriez, à la tête de plusieurs détachemens de Dragons, de Chasseurs et de Hussards, se précipita dans les rangs des ennemis. Officiers, Généraux, Aides-de-camp, tous se levèrent autour de l'armée, en rassemblèrent les corps dispersés et les ramènèrent à la charge. Un d'eux, nommé Dufresse, Aide-de-camp du Général Moreau, se trouvant au milieu d'un bataillon de Volontaires, qui était en déroute, leur chanta : *Amour sacré de la Patrie*, etc. et tous arrêtèrent, entonnèrent avec lui ce cantique sublime ; et prompts à se rallier, gravissent la montagne, rejoignent l'armée et se lancent, la bayonnette au bout du fusil, dans les retranchemens de l'ennemi qui, effrayé d'une attaque aussi vive, commença à ralentir son feu : on le presse ; on

le charge de toutes parts et déjà il est en fuite. Les Dragons de la Tour et de Cobourg résistent encore, et les Hussards de Berchigny et de Chamboran fondent sur eux; le combat s'engage à l'armée blanche, et bientôt le sang des esclaves abreuve la terre des Belges, et la cause de la Liberté triomphe.

C'est alors que les habitans de Mons ont dû jouir, du haut de leurs remparts, d'un spectacle bien consolant. Toute l'armée française s'était répandue dans le plus grand ordre sur le champ de bataille; cent batteries à feu couvrirent les hauteurs qui dominaient sur la vallée par où les autrichiens avaient fui; on n'entendait plus que quelques coups de canons, que la division de la droite tirait sur les fuyards; chefs, soldats, tous se embrassaient, tous pleuraient de joie, tous jetaient leurs chapeaux en l'air en chantant: *ça ira*, et en criant: *Vive la République Française, vive la liberté des Belges*. Mais ce que je ne dois pas oublier, ce sont les larmes que j'ai vu couler des yeux de Dumouriez, au moment où la victoire lui parut assurée; ce sont ses paroles que je l'ai entendu répéter vingt fois avec attendrissement: « Quelle nation! Qu'on est heureux d'avoir de pareils hommes à conduire à la victoire! » Ce que je ne dois pas oublier, c'est la joie avec laquelle de jeunes volontaires nous montraient les blessures qu'ils avaient reçues dans cette journée à jamais mémorable; c'est

(6)

le courage héroïque de quelques mourans qui s'efforçoient de ranimer le peu de forces qui leur restaient pour nous demander si nous étions vainqueurs. Je ne finirais pas, si je retraçais tous les détails intéressans de cette journée qui a décidé si impérieusement du sort des Belges. Je terminerai ce tableau par un seul trait qui prouve à quel point l'enthousiasme de la Liberté peut élever l'âme. La division de la droite n'avait pas reçu le pain depuis vingt-quatre heures, et Dharville qui la commandait, demanda aux Soldats s'ils veulent attendre pour marcher que le pain leur soit délayé. Non, non, s'écrièrent-ils tous à-la-fois, *au combat et point de pain !*

Cette dernière anecdote si honorable pour le Soldat français, nous mène naturellement à une réflexion affligeante sur la négligence des administrateurs des convois, des fournisseurs de l'Armée, des Commissaires ordonnateurs, et des Commissaires des guerres. Toute l'armée se plaint du peu d'activité qu'ils mettent à exécuter les ordres du Ministre de la guerre, et les mesures prises par les Généraux en chefs pour le succès des armes de la République : Mais leur conduite, quelque coupable qu'elle soit, n'a rien d'étonnant, quand on pense que ces employés nommés par le ci-devant pouvoir exécutif, en ont conservé toute l'astuce et la mauvaise foi. A Valenciennes, la veille de la bataille de Jémappe, mon collègue le citoyen la Barre a entendu dire chez le Commissaire ordonnateur Malus, que la guerre civile étoit prête à s'allumer en France, que

la Convention n'était point capable de faire de bonnes Loix, et qu'en supposant même qu'elle en fit, la machine ne marcherait jamais; et par qui les représentans du peuple étaient-ils calomniés? par l'Administrateur en chef des convois de l'armée Belgique, d'Espagnac, et par le commissaire ordonnateur général, Malus; ce dernier est connu par son attachement à l'ancien régime et noté dans les Bureaux de la Guerre pour avoir fait des marchés onéreux à la République; et j'ose le dire, c'est à lui seul qu'il faut attribuer l'indignation de toute l'Armée contre l'Hôpital d'ambulance qui n'est arrivé au Quartier Général que le lendemain de la Bataille. Un ordre, signé Malus, portait que l'ambulance s'arrêterait à Kiévrin, tandis que l'Armée était à quatre lieues de là. On frémit d'horreur quand on saura que les blessés sont restés près de vingt-quatre heures sans secours et sans pansement, et que dans tous les hôpitaux de nos villes frontières, ces mêmes Soldats dont le sang a coulé pour la Liberté des peuples ne trouvent ni matelats, ni couvertures, ni draps, ni capottes; c'est un fait dont mes courses dans le Département du Nord m'ont mis à portée de me convaincre, et dont j'apporte même une attestation signée du premier Médecin de l'armée Dumouriez. Je passe à la prise de Mons.

Le sept à sept heures du matin, j'ai parcouru l'armée, et tout ce que j'ai recueilli sur les morts et les blessés, m'a convaincu que le nombre ne vas pas au-delà de douze cent. A neuf heures les citoyens la Barre, Volland, le Com-

(8)

mandant de la garde nationale de Valenciennes, et moi, nous descendîmes dans Cuosmes, sous Mons : Les Généraux Bournonville et Dampierre y avoient passé la nuit. Informés par un Belge que les Autrichiens venaient d'évacuer la ville, nous nous approchâmes des Remparts, dans l'espoir que les habitans ne tarderaient pas à en ouvrir les portes. En effet, nous vîmes tout à coup le Peuple se précipiter hors des murs et se jeter dans nos bras. Il était dix heures et demie, quand nous y entrâmes au milieu des acclamations de tout un peuple qui soupirait depuis long-tems après la liberté. La joie la plus vive étoit peinte sur tous les visages ; la cocarde tricolore fut arborée, et lorsque Dumouriez fit son entrée dans la ville, entre midi et une heure, le bonnet de la liberté avoit déjà remplacé l'aigle impérial que nous avions eu soind de faire abattre ; le soir Dumouriez fut invité par des Citoyens de Mons à se rendre au spectacle ; nous l'allâmes chercher, et à son arrivée la couronne impériale fut foulée aux pieds par des Montois, au milieu des cris de *vive la République Française ! vive le brave Dumouriez ! vivent les sauveurs des Belges !* La nuit fut tranquille, et toutes les propriétés ont été respectées.

Paris, ce 13 Novembre 1792, l'an premier de la République Française.

De l'Imprimerie de Ponce, rue Lazare, n°. 1602

